

L'envers de Catherine

Dominique Doyon



ÉDITIONS DE MORTAGNE

L'envers de
Catherine

Dominique Doyon

L'envers de
Catherine



ÉDITIONS DE MORTAGNE

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada**

Doyon, Dominique, 1969-
L'envers de Catherine

(Lime et citron)

ISBN 978-2-89074-955-9

I. Titre. II. Collection : Lime et citron.

PS8607.O988E58 2010

C843'.6

C2010-940124-7

PS9607.O988E58 2010

Édition

Les Éditions de Mortagne
Case postale 116
Boucherville (Québec)
J4B 5E6

Distribution

Tél. : 450 641-2387
Télec. : 450 655-6092
Courriel : info@editionsdemortagne.com

Tous droits réservés

Les Éditions de Mortagne
© Ottawa 2011

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque Nationale de France
2^e trimestre 2011

ISBN : 978-2-89662-040-1

1 2 3 4 5 – 10 – 14 13 12 11 10

Imprimé au Canada

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) et celle du gouvernement du Québec par l'entremise de la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) pour nos activités d'édition. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL)

ASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉDITEURS
DE LIVRES

*À mes amours,
François,
Charlotte-Élizabeth
et Ophélie-Laure.*

Remerciements

Écrire un livre est une aventure des plus tumultueuses. À la fois enivrante mais également déstabilisante. C'est pourquoi il m'est essentiel de remercier mes proches...

Merci, mon adorable François, de m'avoir épaulée, encouragée et *parfois même supportée* ! Notre rencontre demeurera à mes yeux un des plus précieux moments de mon existence. Je t'aime profondément.

Charlotte-Élizabeth et Ophélie-Laure, merci de m'avoir permis de pondre ce manuscrit. Si vous saviez à quel point vous égayez ma vie ! J'ai su que le bonheur existait réellement à la minute où j'ai tenu vos petits doigts. Je serai toujours là. Je vous adore.

Doris-Louise Haineault, sans vous, ce livre ne serait pas né. Merci de m'avoir prouvé que la reconstruction d'un individu est possible. *Suffit d'avoir une grande volonté et de s'acharner pour y accéder.*

Monique, ton courage et ta détermination ont fait de moi une combattante, capable de croire en ses rêves et de travailler d'arrache-pied pour les réaliser.

Albert, ton intensité, tes diverses passions ainsi que ton sens de l'humour m'ont permis d'affronter vents et marées.

Nathalie (ma grande sœur), nous savons toutes les deux que tu es bien loin de cette Lucie, et par chance ! Je te remercie pour tout ce que tu as fait pour moi. Je t'aime.

Stéphane, si je ne t'avais pas comme grand frère, je t'inventerais ! Tu es essentiel à mon équilibre, à mon bonheur. Karina, j'apprécie beaucoup ta compagnie.

Isabelle, ma tendresse pour toi demeure constante. Nos meilleurs souvenirs demeurent tatoués.

Pierre, Martha et Julie, je vous apprécie énormément et vous remercie pour votre gentillesse, votre écoute et votre présence dans ma vie. Merci également, chers beaux-parents, d'avoir enfanté l'homme de ma vie, le père de mes enfants... *mon* François !

Charmants élèves, merci pour vos mots d'encouragement et de m'apprécier telle que je suis ! Clémentine, Olivier, Ève, Kévin, Léa, Alexandre, Louis, Ariel, Marjorie, Sandra, Jade, Miguel, Sabrina, Justin, Sarah, Gabrielle, Philippe, Sophie-Jeanne, Simon, Sandrine, Abigaïl, Emma, Guillaume, Rachel, Félix, Julie-Anne et Clara, Joe-Nathan... votre gentillesse me comble de bonheur.

Pierre, *la crème des directeurs*, merci pour ton écoute et ta gentillesse.

Carol, cher ami, j'apprécie énormément ta compagnie. Merci d'être là !

Tous mes collègues et amis de l'école Sainte-Bibiane, j'ai pour vous beaucoup d'affection.

À tous mes amis, merci de faire partie de ma vie !

Un immense merci à mes premiers lecteurs : Doris H., Stéphane D., Véronique L., Julie B., Élane G., Geneviève. Vos commentaires ont été très motivants.

Vitali, tu es un génie de l'informatique !

Aux Éditions de Mortagne, vous avez toute ma reconnaissance. Sans vous, ce livre n'existerait sans doute pas, *du moins*

pour le grand public. Votre respect envers l'auteur me touche énormément. Merci d'avoir cru en moi.

Un merci exclusif à Carolyn B. qui m'a permis de me dépasser par ses commentaires plus que judicieux, sa patience et son immense générosité. Quel professionnalisme ! Chapeau !

Et je finirai en remerciant ma petite Dominique... qui s'est souvenue et m'a permis d'aller fouiner dans ses souvenirs malgré le branle-bas de combat que ça nécessitait.

Il vaut mieux subir l'injustice que la commettre.

Socrate

**5510, rue Cartier, Montréal.
15 décembre 2006.**

Une lueur blanchâtre attire mon regard vers la fenêtre. Une fine neige se dépose sur la couche de verglas qui couvre le sol. Le tableau laisse présager un temps glacial. *Je donnerais tout ce que j'ai pour être près d'un foyer et me blottir dans les bras de quelqu'un de doux...* Ce n'est pourtant pas ma réalité ! La mienne, elle est plutôt sordide. J'ai mon père en face de moi qui déprime une fois de plus, qui se plaint que la vie est moche, qui m'est insupportable. Moi qui souhaitais offrir un anniversaire du tonnerre à ma sœur Marie... voilà qu'encore une fois, c'est un gâchis !

Ma colocataire (et grande sœur) Lucie sert les cafés. Démotivée, je range la cuisine. Je lui avais pourtant dit que ce n'était pas une bonne idée d'inviter nos parents ici. Elle disait que c'était plus facile pour Marie... et lorsque Caporale Lucie parle, à vos gardes ! et surtout : à l'écoute ! Imaginez, même mes parents lui demandent constamment son avis ! Ce ne devrait pas être plutôt le contraire ?!

Qui sait ? Peut-être qu'être l'aînée donne des privilèges ! Ayant hérité du rôle de la cadette, je vous jure que mes opinions ne valent pas de l'or en barre !

C'est à se demander si je ne suis pas jalouse de ce premier bébé qui semble avoir été tricoté si serré ? Sûrement pas. Moi aussi, je suis un prolongement d'eux !

À moins que je ne sois qu'une erreur, un accident ? Si bête et si regrettable. C'est peut-être la raison pour laquelle je ne me suis jamais sentie reconnue. *Mon imagination est encore trop fertile !*

J'ai trouvé ! J'ai été adoptée, mais personne ne m'a encore dévoilé l'inavouable. *En plein dans le mille, Catherine ! Inscris-toi donc aux retrouvailles de Claire Lamarche, tant qu'à y être !*

Bon !... du calme. Fin du délire. Respirons par le nez. Mes parents m'apprécient probablement mais... pour une autre facette de ma personnalité. Laquelle ? Mon côté si obéissant ? C'est désolant, déroutant, déprimant, mais bien... possible ! Mon incapacité à dire non à qui que ce soit et encore moins à mes adorables créateurs les séduit assurément. Me voilà donc devenue, *malgré moi*, leur esclave. Leur marionnette ! J'exagère, *mais si peu*.

Tout compte fait, je suis probablement *un tantinet* envieuse de ma frangine. Mais l'envie... ce n'est pas tout à fait de la jalousie ? Bref, je considère qu'elle a tout ce qu'elle veut et moi un brin de rien. Je hais l'injustice et évidemment ma famille en est gorgée !

Mon supplice achève. Enfin le dessert ! *Tiens bon, Catherine. Bientôt, tu pourras respirer librement !* Je suffoque lorsque mon

père est dans cet état. Il m'exaspère. Dire que j'aurais pu accompagner Guillaume à son *party* de bureau. M'amuser, me soûler et oublier.

Impossible ! L'anniversaire d'une sœur importe plus que tout, même si pour l'événement il faut faire certains sacrifices.

Des sardines, voilà de quoi nous avons l'air tous les cinq coincés dans le portique. Je n'ai qu'une idée en tête : on sera bien débarrassés lorsqu'ils seront partis !

La honte m'envahit. C'est tout même eux qui m'ont mise au monde ! Quelle dénaturée je suis ! Je comprends maintenant pourquoi on dit que les enfants sont ingrats. J'en suis la preuve vivante !

Lucie ajuste le foulard de maman qui s'excuse pour papa, qui lui chuchote qu'il ne cesse de répéter qu'il va se suicider, qu'elle a peur qu'il le fasse, qu'il est bien triste, qu'elle ne sait plus quoi faire... Pendant ce temps, Marie aide mon père à enfiler son manteau en le réconfortant, en lui disant que le soleil finit toujours par briller et bla, bla, bla. *Je dois fumer une clope, ça presse. Tiens ! Et pourquoi pas m'enfiler la bouteille de rouge qui végète sur la table ?*

Dieu merci, Lucie est là ! Je n'ai pas son sens du devoir. Je n'arrive pas à m'occuper d'eux avec une telle patience. Je paralyse lorsque je les vois. La seule chose que j'aimerais faire, c'est de les éviter. Partir en courant et ne plus jamais revenir... *Il n'y a pas quelqu'un qui aurait un boulot à m'offrir aux îles Canaries ?*

Comme j'ai un sentiment de culpabilité « niveau 11 sur l'échelle de Richter », il m'est impossible d'abandonner mon aînée dans les griffes de nos créateurs ! Même si je n'ai pas le désir de prendre soin d'eux, je finis toujours par tuer ma

résistance dans l'œuf et mettre la main à la pâte. Déjà que Marie se défile constamment, il faut un peu de sang adulte dans cette famille !

La porte se ferme enfin ! Je lance impulsivement :

– Oh ! s'ils pouvaient crever, on aurait la paix !

Lucie me dévisage, muette et scandalisée. *Je suis persuadée qu'elle-même y a pensé, mais jamais elle n'oserait le verbaliser.* Je grimace un sourire forcé. Au même moment, on entend un immense vacarme dans nos escaliers extérieurs. Je me croise les doigts et souhaite que ce soit quelque chose de lourd qui traînait sur notre balcon... *Du genre une carcasse de voiture abandonnée... Oui, je sais, je fabule...* Spontanément, Lucie ouvre la porte pour voir l'étendue des dégâts. Ce n'est pas vrai !

L'horreur. L'inimaginable. L'incroyable mais vrai.

– Catherine, appelle le 911. Demande une ambulance d'urgence, m'ordonne mon aînée. *Comme si c'était moi qui les avais poussés !*

Je me précipite sur le combiné en éprouvant une immense honte. Et si elle avait raison ? Si mon souhait venait d'être exaucé... Au secours ! Je ne le pensais pas vraiment ! Mon Dieu, pardonnez-moi mes offenses... C'est juste que mon père est tellement lourd lorsqu'il déprime. On dirait qu'il m'aspire avec lui. *Siphonnée jusqu'à la dernière goutte de sang !*

Sauf que dans ce cas-ci, c'est ma mère qui l'a emporté avec elle (en déboulant les escaliers sur lui) !

– Allô !... allô !... on peut vous aider ?

– Je suis là, navrée, c'est le choc. On a besoin d'une ambulance au 5510, rue Cartier. Mes parents viennent de débouler

d'un deuxième étage. Vous savez, ces escaliers en colimaçon ? précisé-je complètement dévastée.

– Ils sont tombés du balcon du deuxième ?

– Est-ce que j'ai parlé d'un balcon ? répliqué-je en haussant la voix. Je vous ai dit « escaliers, e-s-c-a-l-i-e-r-s ». Est-ce assez clair ?

Si je n'étais pas moi, j'aurais l'impression d'être hystérique.

– Désolée, mais vous parlez tellement vite que...

– Imaginez-vous donc que je n'ai pas le temps de bavarder... Est-ce que les secours arrivent ? sifflé-je le souffle court.

– L'ambulance est déjà partie. Pouvez-vous me décrire l'état des blessés ? Sont-ils conscients ? formule-t-elle lentement, visiblement pour calmer la névrosée en moi.

Conscients, conscients, ils ne l'ont jamais été, de toute façon. J'enfile mon manteau tant bien que mal et sors armée du sans-fil. Je suis prudente dans ma descente, je n'ai surtout pas envie d'aller m'empiler sur eux ! La scène est horrible. Mon père a la face contre le trottoir, ma mère s'est écrasée sur lui. Bang ! *Elle pèse quatre-vingts kilos.* La seule chose que j'entends et qui m'épate... c'est qu'ils trouvent le moyen de se quereller. Encore !

– Enlevez-moi ce fardeau ! Elle m'étouffe. Elle est toujours sur mon dos, gémit-il.

Je suis estomaquée. En effet, aux yeux de ma mère, il ne fait jamais rien de bien. Elle lui trouve toujours les pires défauts du monde.

Lucie tient la main de mon père, mais ne déplace pas pour autant le poids qui l'afflige. Marie réconforte ma mère. Affolée, je m'époumone du haut des escaliers :

– Mais débarrassez-le ! Qu'est-ce que vous attendez ? Qu'il meure asphyxié ?

– Les ambulanciers ! s'impatiente Lucie en soupirant.

J'aurais dû y penser ! *Comment fait-elle pour avoir constamment le dernier mot ?* À l'autre bout du fil, l'autre imbécile m'interpelle :

– Madame... il est primordial de ne pas déplacer les victimes. Vous pourriez aggraver leur cas. Mieux vaut attendre que les secours soient sur place.

Si je me souviens bien, je ne lui ai pas demandé son avis, à celle-là !

– Madame ?

Silence.

– Madame ? Pouvez-vous me décrire la scène et me parler des blessés ? me demande-t-elle de son petit ton autoritaire et condescendant.

– Ce que j'en déduis, c'est que mon père devait être devant ma mère en haut de l'escalier. Pour une raison qui nous échappe, elle a dû glisser et l'a emporté dans sa chute. Il a littéralement embrassé le trottoir. Elle a atterri par-dessus lui. Elle ne semble pas trop estropiée, mais lui oui. Il perd beaucoup de sang et semble avoir une coupure importante sur le front. Ils sont lucides, *un peu trop à mon goût.*

Madame-je-fais-la-leçon-aux-autres tente de me soutirer encore plus d'informations. Je veux bien collaborer afin de lui prouver que je ne suis pas seulement une écervelée, mais sa voix devient imperceptible derrière le brouhaha que mes adorables parents produisent.

– Vous êtes témoins ! Elle essaie de me tuer. Ça ne lui suffit plus de passer ses journées à me critiquer, il faut qu'elle m'achève, dit-il en montant le ton afin que tous les écornifleurs du voisinage puissent l'entendre.

– Un paranoïaque, c'est tout ce que tu es. Si j'avais pu, je t'aurais écrabouillé comme une vulgaire mouche, lui répond-elle sur un ton similaire.

Chers parents, ne serait-il pas possible de faire une petite trêve de paix, le temps de digérer ce drame ?

– Les filles, réplique mon père, faites quelque chose ! Éloignez-la de moi, je ne sais pas ce que je vais lui faire.

– Papa, calme-toi. Conserve tes forces, tu en as besoin, lui proposé-je avec un léger soupçon de tendresse, mais surtout une tonne de découragement.

D'ailleurs, il ne peut pas se venger, il est incapable de remuer !

– Dès que j'arrive à la maison, je demande le divorce, renchérit ma mère.

Cette réplique-là ne me surprend pas le moins du monde. Lorsque maman chérie ne trouve plus d'arguments, elle laisse planer cette menace. Le pire, c'est que j'ai toujours eu peur qu'elle passe à l'acte (et je ne suis pas la seule, mes sœurs aussi). Toute petite, je pleurais sous mes couvertures et je m'imposais de ne pas fermer l'œil de la nuit... afin de

m'assurer qu'aucun des deux ne quitterait la maison. *Résultat, j'ai un sommeil archi-léger et des tendances insomniaques. Je vous épargne le reste...*

À l'adolescence, j'ai changé mon fusil d'épaule. Je me suis dit qu'en fait, il était temps qu'elle passe à l'acte. Que ce serait la meilleure chose qui puisse arriver...

J'attends encore !!!



Hôpital Maisonneuve-Rosemont.

Allez, décroche Guillaume, si tu savais à quel point j'ai besoin de toi en ce moment.

- Catou ?
- Guillaume, murmuré-je, un trémolo dans la voix.
- Ça va ? Catou ?

Silence.

– Réponds-moi, tu m'inquiètes ! Il est arrivé quelque chose de grave ?

Pratiquement incapable de lui relater cet incident abominable...

– Mes parents... tombés dans les escaliers... l'hôpital, balbutié-je d'une voix entrecoupée de sanglots et de reniflements.

– Quoi ? Qui ? Attends deux secondes, je vais changer de pièce. Je t’entends à peine... Bon, voilà. Allez, pleure un bon coup, calme-toi et reprends ça depuis le début.

Je m’efforce d’inspirer profondément et d’expirer. Mon corps tremble de tous ses membres. Si je mettais un bouchon dans un lavabo, il finirait par déborder avec toutes ces larmes que je déverse. J’arrive tout de même à me détendre légèrement et à lui résumer *grosso modo* ce qui vient de m’arriver. En fait de *leur* arriver. Ma mère a quelques fractures mineures. Mon père semble plus amoché, surtout moralement, *mais ça, ce n’est pas nouveau*.

– Tu peux compter sur moi, m’assure-t-il avec empathie. Par contre, j’ai un peu trop bu et il ne serait pas prudent que je prenne la voiture maintenant. Quand je pense à ton père qui ne cesse de dire que le malheur s’acharne sur lui, je commence à le croire. Comment vont tes sœurs ?

– Elles sont fatiguées et préféreraient être ailleurs tout comme moi. Le conjoint de Marie vient d’arriver. Il a dû laisser Léa à la maison avec une petite gardienne malgré son otite. Ils repartiront sous peu, tu sais comme ma sœur est mère poule ! Lucie assure, comme toujours. Denis est avec elle.

Silence.

– Je donnerais tout pour être à ton souper de bureau au lieu de vivre ce cauchemar !

– Tu n’as rien manqué, je te jure, me reconforte-t-il avec conviction. Je serai là d’ici une heure ou deux maximum ! Rappelle-moi si jamais il y a des développements.

Cette tragédie me semble déjà moins lourde grâce à son existence.

Est-ce que j'aurai le droit, un jour, d'avoir une vie bien à moi ? Ou vais-je être condamnée à souffrir avec eux pour le restant de mon existence ?

Une larme me caresse la joue. Au moment où je m'apprête à m'apitoyer sur mon sort, une pensée, assassine, me traverse l'esprit... *Guillaume aurait pu prendre un taxi !*

**Six mois auparavant.
CEPSUM, piscine de l'Université de Montréal.
Juillet 2006.**

– Es-tu prête pour ta requalification ? me demande ma copine Maude.

– Je m'en passerais bien. Si ce n'était que de moi, je ne la ferais pas.

Ce n'est pas compliqué, je déteste tout ce qui a un lien avec l'activité physique. Est-ce possible d'être seulement intello ? Si quelqu'un répond non..., enfermez-moi tout de suite, car c'est ce que je suis devenue. Une cérébrale. Si je fais le poisson dans l'eau, c'est simplement pour conserver mes cartes de Sauveteur National. C'est un emploi bien rémunéré, surtout lorsqu'on est étudiant. Mais la journée où je dénicherai un vrai boulot, je ne me ferai plus suer (je devrais dire « mouiller ») à me requalifier.

Ma seule consolation, c'est d'avoir rencontré Maude en travaillant comme sauveteur à la Ville de Montréal. *Déjà quatre ans se sont écoulés.* À l'époque, nous sortions, toute la bande,

« aux jeudis des sauveteurs » (immenses rassemblements, dans un bar quelconque, où tous les moniteurs de la métropole se réunissaient). J'adorais ces soirées, car elles me permettaient de croiser de superbes pièces d'homme. Par la même occasion, j'ai fait plus ample connaissance avec mon amie. Au départ, nos échanges se limitaient au travail et à ces jeudis, mais au fil du temps, une amitié réelle s'est tissée.

Au quotidien, la présence de Maude ainsi que ses réflexions m'apportent un certain équilibre. Toutefois, elle est loin d'être hantée par sa famille comme je le suis. *Elle a assurément moins de raisons de l'être !* Elle vient à peine de quitter la demeure familiale (contrairement à moi, qui ai déserté le nid à dix-sept ans à peine), est choyée par ceux-ci qui paient ses études en psychologie et pratiquement toutes ses dépenses. Et moi, pendant ce temps, je travaille à la sueur de mon front (l'été comme sauveteur, l'hiver... comme caissière chez Rachelle-Béry) afin de payer mon université, mon appartement et tout ce qui vient avec ! *Quelle injustice !* Ses parents sont hypercultivés, *à la limite du snobisme*. Résultat : leur fille est une adulte sérieuse (pour ne pas dire coincée), mais en mesure de se laisser aller de temps en temps (c'est là que je la préfère). Ses conquêtes amoureuses sont peu nombreuses, voire même inexistantes. Elle feint de ne pas avoir de temps libre pour s'y consacrer. Je soupçonne plutôt une trop grande timidité.

Maude est légèrement plus grande que moi, aussi mince, sinon plus, possédant une chevelure bouclée, châtain et des yeux noisettes. Son visage ? Petit nez, petite bouche, petites oreilles... Figée à l'adolescence. Vous savez ce type de filles qui ne semblent jamais avoir dépassé l'âge de quinze ans ? Même lorsqu'elle parle, la résonance de sa voix est peu sonore.

Bon, ça y est ! J'ai le cœur qui s'excite. Je suis une fois de plus... ridicule. C'est que je viens d'apercevoir *encore* l'homme

de ma vie. Le sosie de Superman, *sans la cape*. Par contre, cette fois, c'est le bon ! Je vous jure, je le sens, je le sais...

À certains moments, j'ai l'impression d'être en amour avec l'amour... Je n'arrive même plus à contrôler mes battements cardiaques à la vue d'un beau gars. De plus, je leur trouve presque tous un petit quelque chose d'irrésistible. Je dois être atteinte d'une maladie quelconque. *Espérant pour vous qu'elle ne soit pas contagieuse !* J'aime beaucoup trop la gent masculine.

Je fais signe à ma copine de zieuter vers sa droite. Elle s'exécute en rigolant. Elle considère que je ne suis pas vraiment sélective... et sérieuse. *Ce qui est faux ! Ou peut-être un peu vrai ?* Oh ! si je pouvais avoir un mec aussi canon, je jure à l'univers que je ne lui demanderais plus rien. *Tu peux toujours rêver, Catou...* Comme s'il allait te remarquer ! Je suis pourtant mignonne, même plutôt jolie, mais je reste constamment persuadée qu'aucun gars ne s'intéressera à moi. Pourtant... tous les gens qui m'entourent me répètent que je suis le sosie de Julia Roberts. Admettons que ce soit vrai. Comment se fait-il que j'attende encore ?

Plus jeune, je rêvais de devenir une grande femme mince à la chevelure ondoiyante et aux seins foudroyants. Malheureusement, comme j'ai été la dernière à être confectionnée, il ne restait plus grand choix. J'ai donc un peu grandi... mais mon ascension s'est arrêtée à un mètre cinquante-cinq. Première désolation. De plus, j'ai hérité de cheveux raides comme une barre. Et le comble, ils sont roux ! En prime, comme la plupart des rouquines, j'ai le nez et les pommettes tatoués de délicats points orangés, saupoudrés un peu partout, afin d'attirer le regard des gens sur mes yeux verts *aux longs cils*. Et ma poitrine ! *Quelle poitrine ???* On dirait qu'il ne restait plus grand moule pour me créer. Donc, un tout petit « b » minuscule m'a été adjudgé.

Par contre, mon aînée Lucie, première matrice à avoir été utilisée... (vous savez ? celle que j'envie légèrement), mesure un mètre soixante-dix, possède une tête à faire rêver avec ses immenses boucles blondes. Le comble, elle a aussi de grands yeux bleus. Minute, pas des yeux d'un bleu quelconque ! Oh ! ça, non ! De superbes billes rappelant les mers des Caraïbes. Et sa poitrine... devinez ? Un beau « C » *majuscule* comme dans quasi parfaite. *Je vous l'accorde, ça ne s'écrit pas avec un « c », mais on aurait dû !*

Ma seule consolation : je pourrais être boulimique et ça ne changerait rien à ma physionomie. Je suis de ces filles qui font verdir toutes les autres (sauf Maude), car j'ai beau m'empiffrer et additionner toutes les calories inimaginables, l'aiguille de mon pèse-personne reste stable. Eh ! oui. Désolée...

J'oubliais... mes lèvres. Pulpeuses à souhait. Et cent pour cent naturelles. Aucun collagène dans cette zone (d'où, probablement, la ressemblance avec Julia).

C'est vraiment déprimant de constater que je ne me sens pas à la hauteur d'un beau mec comme ce sosie de Superman ! La nature est parfois arbitraire. Et puis zut ! de toute façon, je n'ai pas besoin d'un homme dans ma vie. *Mais je prendrais bien un peu plus d'estime de moi...*

En fait, je suis un peu menteuse ! Je n'attends que ça... Un prince charmant qui réalisera à quel point je suis merveilleuse et qui me délivrera de ma famille, l'ultime bonheur, quoi !

Tous les sauveteurs se regroupent afin d'écouter les consignes de l'évaluateur. Chanceuse comme je suis, il fallait que je craque pour lui. Vous avez bien compris ! L'homme de ma vie... c'est l'évaluateur ! *Mon chien est mort et enterré. Qu'il repose en paix....* Lorsqu'il me verra nager, il sera loin d'être séduit

(par mon manque de grâce). J'ai l'air d'un chat échaudé qui craint l'eau froide. Et Maude ne cesse de se payer ma tête... Une petite poussée dans la piscine ne lui ferait pas de tort... question de lui refroidir les idées !

– Bonjour à tous. Je m'appelle Guillaume. J'aimerais que vous vous présentiez à tour de rôle, commence mon bel apollon. Tiens, allons-y avec toi, ajoute-t-il en m'adressant un sourire éclatant.

Dans un balbutiement inélégant, j'essaie de me présenter malgré le fait que je sois intimidée par sa beauté démesurée. J'ai peine à croire que ce dieu grec ait été conçu pour un poil de carotte comme moi.

Tu sais, Guillaume, c'est très bon pour les yeux, les carottes !

Miracle : six mois plus tard, il fait toujours partie de ma vie !

**Corridor de l'hôpital Maisonneuve-Rosemont.
Décembre 2006.**

J'ai le cou en compote. Il fallait que je sois réellement claquée pour m'endormir sur un banc aussi inconfortable. Déjà cinq heures du matin. Me voilà confuse. Où sont les autres ? Un vide m'envahit. Désespérément, je cherche un visage connu. Au loin, je vois Lucie faire les cent pas.

– As-tu un peu dormi ? m'informé-je en lui effleurant le bras.

– Je n'y arrive pas ! Je pense à maman. Elle qui était déjà inquiète pour papa, tu imagines dans quel état elle se trouve.

Silence.

– Marie s'est sauvée pendant que tu dormais.

Quoi ! On avait le droit de s'enfuir ? Avoir su...

– Franchement, Lucie ! m'écrié-je, indignée par ce commentaire insensible. Tu sais à quel point elle suffoque dans les

hôpitaux. En tout cas, c'est un anniversaire qu'elle n'oubliera pas de si tôt.

Marie est l'enfant jambon. Prise entre l'aînée et la benjamine (qui font office de pain). Situation que je présume insupportable. Depuis qu'elle a quitté la maison, elle est très distante. *Reste à voir s'il y a vraiment un lien avec son rang familial...* De plus, elle est d'une discrétion qui m'intimide et qui me glace le dos à la fois. Depuis sa naissance, une maladie n'attend pas l'autre pour ma sœur sandwich. Sa phobie des blouses blanches arborant leur petit masque bleu est due à ses multiples hospitalisations. À quinze ans, les hommes masqués ont enfin réalisé qu'elle avait une maladie incurable. Elle souffre de coliques ulcéreuses.

Lucie et moi croyons que c'est psychosomatique. Être psychologiquement fragile comme elle l'est, n'importe qui sombrerait dans la maladie. Ce n'est que du commérage, car qui sait vraiment ce qui est physique ou psychologique ? Bien difficile à prouver ! Soit dit en passant, c'est un peu pour toutes ces raisons et sûrement plein d'autres que Marie n'assure pas une présence aussi assidue que mon aînée et moi auprès de nos parents. *Ce qui rend les coliques ulcéreuses presque attrayantes !*

– Guillaume est passé ? vérifié-je.

– Non. Il a probablement décidé de rester à son souper. Qui pourrait le blâmer ! Tu n'es sûrement pas surprise... tu sais comme il aime festoyer ! Faut quand même pas trop lui en demander ! me répond-elle avec son air condescendant (air qu'elle possédait déjà à la naissance... du moins, je suppose).

Pardon ! Est-elle en train de me dire que mon chum n'a pas de bon sens ? D'après ma sœur qui-sait-tout, qui-connaît-tout et qui-sait-ce-qui-est-bon-pour-moi-beaucoup-mieux-

que-moi-même, il aurait préféré s'enivrer plutôt que de me soutenir. Un coup partie, elle pourrait m'informer *en grande primeur* que j'ai choisi une réplique de notre père ! Est-ce que je lui en passe, moi, des commentaires sur son mec ?! J'avoue que ce serait un peu difficile... il joue au petit parfait. Qui s'assemble se ressemble. *Ou est-ce l'inverse ?*

Heureusement pour elle, je n'ai aucune compétence pour les vacheries. *Malheureusement pour moi.* Même si, parfois, mon cerveau en est submergé. Toutefois, cet état reste latent. Coincé entre le pharynx et la trachée.

Je ne comprends pas pourquoi Lucie a constamment besoin de me faire sentir qu'elle est mieux que moi. Comme si je n'étais pas assez mal en point ! O.K., *Miss Parfaite, réglons ça une fois pour toutes ! À la naissance, tu as reçu tout le bon sens inimaginable et moi rien. Satisfaite ?* Non mais, un moment d'accalmie dans les moments difficiles serait tout de même apprécié. *Venez donc me poignarder chacun votre tour tant qu'à y être ! Cette invitation ne s'adresse qu'à ma famille, d'accord ?*

J'aurais dû m'écouter aussi ! J'ai douté dès le départ (il y a presque cinq ans) que ce soit une bonne idée d'habiter avec ma sœur. Elle perdait une de ses colocs, je manquais d'intimité avec le mien... Son appartement était sublime : salon double, colonnes romaines, immense salle de bains, cuisine avec îlot. Il fallait être timbrée pour ne pas accepter. Eh bien, voilà où j'en suis maintenant ! J'ai l'impression d'avoir Aline qui me colle aux fesses ! Il y a de ces moments où Lucie me hérisse le poil sur les jambes. *N'allez surtout pas croire que je sois poilue !*

Elle se goure, ma grande sœur. Je n'achète pas l'idée que Guillaume soit encore à son *party* de Noël. Il a sûrement eu de la difficulté à nous retrouver ou il a eu un pépin. Je vais essayer de le joindre à nouveau sur son cellulaire et fermer le clapet de Lucie définitivement.

Aucune réponse. *Quand ça va mal !*

Je ne comprends pas ce qui se passe. Pourtant, je lui ai laissé un message afin qu'il prenne un taxi (au cas où il serait encore dans les vapeurs de l'alcool). Comment se fait-il qu'il ne me rappelle pas ? Ou qu'il n'arrive pas ? Ce n'est pourtant pas dans ses habitudes. Et s'il se défilait devant ce qui se présente comme une situation dramatique ? Non, non. Ça, c'est mon père ! Je ne dois pas tout confondre... Mais si Lucie avait raison ? Si Guillaume était assez égoïste pour ne penser qu'à son petit plaisir personnel et oublier que sa copine a besoin de réconfort...

– Tu as pu parler à un professionnel de la santé pendant que je tentais de fuir dans mon sommeil, demandé-je à ma frangine avec un brin d'humour.

– Une infirmière m'a confirmé que maman aura son congé sous peu. Ensuite, nous retournerons à la maison.

– Avec maman ? sursauté-je.

Elle acquiesce d'un hochement de tête. *N'importe quoi..., mais pas ça !!!*

Quelqu'un pourrait m'expliquer pourquoi je ne suis jamais consultée lorsqu'elle prend ce genre de décision ? C'est tout de même mon appartement à moi aussi ! Outrée, je sors mon paquet de cigarettes, question d'aller ventiler et, surtout, éviter d'exploser.

– Tu ne peux pas fumer ici, la p'tite !

Comme si je ne le savais pas ! Je hais lorsqu'elle m'appelle la p'tite. Je déteste ce surnom. Je le hais. Je l'abhorre. Je l'exècre. Je l'ai en horreur. Je... (je suis à court de synonymes). Ce

qu'elle peut m'énerver, des fois. Je la dévisage et me dirige vers l'ascenseur. À mon retour, légèrement calmée, je tente de m'exprimer, de m'imposer. Bref, d'exister.

– J'aurais aimé être consultée.

– Bon ! soupire-t-elle comme si j'étais la personne la plus capricieuse du monde. Alors, dis-moi ce qu'on fait d'elle ! On la retourne seule à Saint-Jérôme. Tu connais son état de santé, elle ne peut pas demeurer seule.

– Quelqu'un d'autre pourrait l'héberger.

– D'accord. Qui ?

– Pas sa famille... Ils ne se sont pas vus depuis des lustres ! Du côté de papa, il y a tante Nicole, ou encore France, qui vit tout près.

– De toute façon, les gens ont une vie. (*Et moi pas ?*) Ils travaillent. De plus, tu sais comment est Aline ! Elle va critiquer sur le moindre détail et on finira par aller la chercher pareil. Elle sera tellement contente de venir passer du temps avec nous. Tu as l'air de penser que ça me fait plaisir. Mais je m'en passerais, moi aussi, je le fais pour elle. Essaie donc de penser aux autres, Catherine. Des fois, j'ai l'impression que tu es trop centrée sur ton petit nombril.

– Je les ai entendus rouspéter pendant dix-sept ans. Si je suis partie de la maison si tôt, c'était pour acheter ma paix. Maintenant que je l'ai, je n'ai pas le goût de retomber là-dedans.

– Papa ne sera pas là, je suis certaine que ce sera mieux.

Je me lève, fais les cent pas et déclare en m'avouant vaincue... (*ou piégée*) :

– D'accord.

C'est quoi, le contrat à la naissance ? On reçoit deux parents qui s'occupent de nous lorsqu'on est petit et dès qu'on est capable de réfléchir comme du monde, il faut inverser les rôles et prendre soin d'eux à notre tour ? Ce n'est pas juste, parce que moi j'aurai bien plus d'années à faire qu'eux en ont dépensées pour moi !

– Et quelles sont les nouvelles pour papa ?

– Il devrait avoir son congé demain après avoir rencontré le médecin.

– Pourquoi il ne le rencontre pas maintenant ?

– Peut-être parce qu'il n'est pas là, lance-t-elle légèrement moqueuse.

– Tu crois que je peux aller les voir ?

– Ce serait même important ! me sermonne-t-elle. Mais j'y pense : ton examen n'est pas demain ?

Elle semble bien loin, cette évaluation. Moi qui voulais prendre le reste de cette soirée pour réviser. En plus, c'était enfin mon examen du barreau... Je devrai défendre ma cause, c'est le cas de le dire.

– J'appellerai l'École du Barreau et j'essayerai d'avoir une reprise.

– Ils peuvent te la refuser. Tu devrais te mettre à l'étude, au cas où ! (*Bon ! La voilà qui recommence.*) Dis-moi, qu'est-ce qu'il fait, ton Guillaume ? ajoute-t-elle horripilée à ma place. *Moi qui l'avais presque oublié.*

– Je n’en ai aucune idée. J’espère qu’il ne lui est rien arrivé. Ce serait le comble ! Bon, sur ce, je vais aller voir nos parents, conclus-je en ramassant mon courage à la petite cuillère.

– Papa est dans la chambre 101 et maman dans la 103.

– Bonne initiative ! Ça évitera qu’ils s’entre-tuent ! déclaré-je avec une pointe d’ironie.



À une certaine époque, mes parents m’ont raconté qu’ils avaient été éperdument amoureux l’un de l’autre. Que s’est-il produit ? Mystère et boule de gomme ! Dans ma tête d’enfant, j’en ai conclu que s’ils avaient déjà été heureux... c’était bien avant ma naissance ! Mon arrivée fût sûrement la cause de leur déchéance. Ce qui explique probablement le fait que je ne veux jamais déplaire à qui que ce soit. (*Bon, ça y est, je donne dans la psycho-pop maintenant !*)

Avouez que trois bambins en bas âge, ça doit vous anéantir une vie de couple en deux temps, trois mouvements ! Donc, d’après ma logique, ils nous ont donné la vie et nous avons ruiné la leur.

Aline (ma mère) est issue d’un père alcoolique et d’une mère peu aimante. Ses parents ne s’aimaient pas ; ils se sont mariés pour éviter que mon grand-père soit enrôlé. *Ils auraient pu laisser faire ! Malgré que je ne serais pas là aujourd’hui.* Ma grand-mère ne voulait pas d’enfants... Malheureusement, à l’époque, les mouvements pro-choix n’existaient pas. Elle a donc hérité de six trouble-fête qu’elle s’est empressée de placer avant même l’âge scolaire. Pauvres enfants. Plus tard,

elle a fichu son ivrogne de mari à la porte et a vécu le reste de sa vie seule. En paix (c'est du moins ce qu'elle proclamait !). *Cependant, à critiquer tout le monde comme elle le faisait si bien, je doute que la sérénité l'ait même effleurée.*

Ma mère a très peu de souvenirs de ses parents. Y a de quoi, elle ne les a pratiquement jamais vus *ni connus*. Et ceux qu'elle a sont lugubres et empreints de violence. Beau portrait de famille ! *Attendez, vous n'avez rien vu...* Le jour où elle a croisé mon apollon de père (une vraie star hollywoodienne) et qu'il a manifesté un semblant d'intérêt envers elle, elle est tombée littéralement sous son charme. Enfin... quelqu'un allait la reconnaître. L'aimer. Lui montrer qu'il était important qu'elle existe. Qu'elle était unique !

Comme bien des femmes, elle a mis tous ses espoirs en lui, *beaucoup trop, d'ailleurs* ! Elle s'était juré qu'elle allait avoir une famille unie et harmonieuse. Elle, ferait la différence. Elle, ne gâcherait pas sa vie et l'avenir de ses petits. Elle, comprendrait la vie dans toute sa sensibilité. Son humanité. Pauvre maman... On peut sortir quelqu'un de sa famille, mais malheureusement sa famille ne sort pas d'elle pour autant.

Un instant ! Est-ce que j'insinue par hasard que moi aussi, je serai éternellement prise dans cette galère ? *Sauve qui peut* !

Pour sa part, mon père vient d'une famille nombreuse. Quinze enfants. OK, ici je dois faire un aparté concernant cette situation. Sans vouloir faire de reproches à mes grands-parents paternels ou à tous ceux de l'époque... Comment pouvaient-ils s'imaginer avoir une famille équilibrée et harmonieuse avec autant de monde à dorloter ? La psychologie, ça n'existait pas ? Personne ne les informait qu'un enfant a besoin d'énormément d'amour, d'attention, de compréhension afin de se développer sainement ? *Assurément pas*. Et je tiens à souligner que j'ai dit UN enfant. Imaginez quinze ! Quatre